

A son aspect, du sein des flottants ramures,  
Montait comme un concert de chants et de murmures :  
Des vols d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux,  
Et, pour montrer la route à la pirogue frêle,  
S'enfuyaient en avant, traînant leur ombre grêle  
Dans le pli lumineux des eaux.

Et, pendant qu'il allait voguant à la dérive,  
L'on aurait dit qu'au loin les arbres de la rive,  
En arceaux parfumés penchés sur son chemin,  
Sifflaient le héros dont l'énergique audace  
Venait de briser le nom de notre race  
Aux fastes de l'esprit humain !

## III

O grand Meschacébé ! — voyageur taciturne,  
Bien des fois, aux rayons de l'étoile nocturne,  
Sur tes bords endormis, je suis venu m'asseoir ;  
Et là, seul et rêveur, perdu sous les grands ormes,  
J'ai souvent, du regard, suivi d'étranges formes  
Glissant dans les brumes du soir.

Tantôt je croyais voir, sous les vertes arcades,  
Du fatal De Soto passer les cavalcades,  
En jetant au désert un défi solennel !  
Tantôt c'était Marquette errant dans la prairie,  
Impatient d'offrir un monde à sa patrie,  
Et des âmes à l'Eternel !

Parfois, sous les taillis, ma prunelle trompée  
Croyait voir de La Salle étinceler l'épée ;  
Et parfois, groupe informe allant je ne sais où,  
Devant une humble croix, — ô puissance magique ! —  
De farouches guerriers à l'œil sombre et tragique,  
Passer en pliant le genou !

Et puis, bercant mon âme aux rêves des poètes,  
J'entrevois aussi de blanches silhouettes,  
Doux fantômes flottant dans le vague des nuits,  
Atala, Gabriel, Chaactas, Evangeline,  
Et l'ombre de René, debout sur la colline,  
Pleurant ses immortels ennuis.

Et j'endormais ainsi mes souvenirs moroses, . . . . .  
Mais de ces visions poétiques et roses,  
Celle qui plus souvent venait frapper mon œil,  
C'était, passant au loin dans un nimbe de gloire,  
Le hardi pionnier dont notre jeune histoire  
Redit le nom avec orgueil.

## IV

Jolliet ! Jolliet ! deux siècles de conquêtes,  
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos têtes,  
Depuis l'heure sublime où, de ta propre main,  
Tu jetas, d'un seul trait, sur la carte du monde,  
Ces vastes régions, zone immense et féconde,  
Futur grenier du genre humain !

Deux siècles sont passés, depuis que ton génie  
Nous fraya le chemin de la terre bénie,  
Quo Dieu fit avec tant de prodigalité,  
Qu'elle garde toujours dans les plis de sa robe,  
Pour les déshérités de tous les coins du globe,  
Du pain avec la liberté !

Où, deux siècles ont fui ! La solitude vierge  
N'est plus là. Du progrès le flot montant submerge  
Les vestiges derniers d'un passé qui finit.  
Où le désert dormait, grandit la métropole ;  
Et le fleuve asservi courbe sa large épaule  
Sous l'arche aux piliers de granit !

Plus de forêts sans fin : la vapeur les sillonne !  
L'astre des jours nouveaux sur tous les points rayonne ;  
L'enfant de la nature est évangélisé ;  
Le soc du laboureur fertilise la plaine ;  
Et le surplus doré de sa gerbe trop pleine  
Nourrit le vieux monde épuisé !

Des plus purs dévouements merveilleuse semence !  
Qui de vous eût jamais rêvé cette œuvre immense,  
O Jolliet, et vous, apôtres ingénus,  
Humbles soldats de Dieu, sans reproche et sans crainte,  
Qui portiez le flambeau de la vérité sainte  
Dans ces parages inconnus ?

Des volontés du ciel exécuteurs dociles,  
Vous fûtes les jalons qui rendent plus faciles  
Les durs sentiers où doit marcher l'humanité, . . . . .  
Gloire à vous tous ! du Temps franchissant les abîmes,  
Vos noms environnés d'auroles sublimes  
Front à l'immortalité !

## V

Et toi, de ces héros généreux patrie,  
Sol canadien qu'on aime avec idolâtrie, —  
Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux,  
Quand je pèse la part que le ciel t'a donnée, —  
Les yeux sur l'avenir, ô terre fortunée,  
J'ai foi dans tes destins nouveaux !

Louis-H. FRIEMUTH.

### La découverte du Mississippi et le Père Marquette.

POÈME DE CIRCONSTANCE PAR M. A. B. ROUTHIER,  
(Luc par l'auteur).

## I.

Vous souvient-il du temps où la France chrétienne,  
En tête des nations, comme une grande reine,  
A travers les siècles marchait ?  
Les peuples saluaient sa démarche imposante,  
Et devant la croix seule, humble et reconnaissante,  
Sa noble tête se penchait.

Quelle était belle alors ! Dans sa forêt féconde,  
Sa grande intelligence illuminait le monde  
Des splendeurs de la vérité !  
Son glaive flamboyait comme le soleil même,  
Et l'on voyait reluire à son beau diadème  
Un rayon d'immortalité.

Les oppresseurs tremblaient à son aspect terrible,  
Et tous les opprimés dans son bras invincible  
Trouvaient un ferme et prompt secours.  
De l'univers chrétien elle sèchait les larmes,  
Et l'Eglise louait et bénissait ses armes,  
Que le succès suivait toujours.

A l'épouse du Christ elle restait unie ;  
La science et la foi croissaient dans l'harmonie  
Comme deux sœurs à ses côtés,  
Hâtant vers la grandeur sa marche toujours fière,  
Elle traçait au loin un sillon de lumière  
Formé de célestes clartés.

Elle civilisait ; mais c'était l'Evangile  
Qu'elle donnait pour phare à la raison fragile  
Des écrivains et des penseurs,  
Et jusqu'au bout du monde, à travers les abîmes,  
Elle envoyait partout ses apôtres sublimes  
Donner au Christ des défenseurs.

Quand des peuples entiers de l'Europe infidèle  
A l'Eglise arrachaient sa couronne éternelle  
Et cessaient d'être ses enfants,  
La France de saint Louis, sa fille plus soumise,  
Voulait devenir mère et donner à l'Eglise  
D'autres fils plus reconnaissants.

Le front illuminé d'une sainte auréole,  
Elle semait au loin la divine parole  
Au delà des monts et des mers ;  
Elle gardait au cœur la flamme apostolique,  
Et pour grandir le champ de la foi catholique  
Elle a fait découvrir un nouvel univers.